

Exploration

« Les premiers jours de mon retour en France, des jours entiers passés à observer, avec angoisse, l'aspect de mes plantes de pieds. »

La durée moyenne de vie chez ce peuple étant de cinquante ans, la taille moyenne à la naissance d'environ 1,65 mètre et la disparition complète du corps marquant la fin de l'existence, il est facile de calculer que l'usure annuelle d'un sujet de cette race est de trente-trois millimètres.

Usure n'est pas le mot juste. Il s'agit plutôt d'une gangrène remontante qui, partant

de la plante des pieds à la seconde même de la naissance, progresse en direction des cheveux à la vitesse de trente-trois millimètres par an comme il a été démontré, soit un peu moins d'un dixième de millimètre par jour. Gangrène naturelle, saine, sèche, poudreuse. Pas de pourrissement, pas d'odeur nauséabonde, un effritement lent et continu.

Vous manquez marcher sur une chevelure : c'est un vieillard qui vit ses derniers centimètres. Il trotte sur ses mèches blanches, scalp actif, araignée pressée. Le fait que l'on rencontre ici plus de vieillards piétinés qu'en France s'explique facilement et ne signifie pas que la vieillesse y soit un objet de mépris. Les enfants transportent sans honte leur vieux père sur leur tête. Ils s'en coiffent et, il faut bien le dire, leur fierté n'est pas mince pour peu que le crâne du père s'orne d'un képi de général.

Le képi est rarement légitime. Il y a presque toujours usurpation d'uniforme, mais elle est tolérée car les vieillards, réduits à leur chevelure et devant, pour subsister, disputer leur nourriture aux pigeons, trouvent sous cet attribut une protection efficace.

Danse des képis autour de miettes de pain, dans un square, sous un vol de pigeons furieux.

Les pouvoirs publics ont bien essayé d'imposer une coiffure unifiée, dépouillée d'ornements indus et assurant néanmoins une bonne sécurité. Privés de feuilles de chêne, privés d'étoiles, les vieillards se laissaient pourrir sur place, ce qui est une des facultés inhérentes à cette race. Les trottoirs se couvraient de tas nauséabonds et glissants. Le képi strict, utilitaire et agréé, dut être abandonné.

Coup de pied involontaire dans un képi. Rien dessous. La mort les mange. La mort est sous eux, constamment perceptible en ses progrès, mesurable. Pourtant, l'idée de la mort ne les habite pas. Ils n'en parlent que brièvement, avec retenue, prudence ou esprit.

Un peu avant le milieu de leur vie, qui correspond, chez les êtres harmonieusement constitués, au milieu du corps, ils font une dernière fois l'amour. La mélancolie de ce dernier rapport est compensée par l'absence de contrainte car, même si cette union se

révèle féconde, l'usure de la femme dans les neuf mois à venir (plus de vingt-quatre millimètres) abolit toute inquiétude, comme toute espérance d'ailleurs.

Moi, inusable, j'ai éprouvé parmi eux la gêne de l'homme sain en visite dans un hôpital, jusqu'au jour où ils m'avouèrent la compassion que leur inspirait le genre de fin propre à mon espèce, épouvantable à leurs yeux : mourir d'une pièce.

Foules sans horizon, têtes à tous les niveaux. Comptoirs de café étagés, crénelés, excluant toute discussion commode. Sièges de cinéma jamais à votre hauteur – les tailles sont indiquées sur les dossiers mais, dans le noir, les recherches sont longues, les échanges permanents et les offres se font à voix presque haute : « J'ai un soixante-dix centimètres. Qui veut mon soixante-dix centimètres contre un quatre-vingt-cinq ? » Filles de vingt-cinq ans roulant sur le côté pour se rendre au bureau et laissant derrière elles de petites traînées de poussière : leurs hanches. Attentes sournoises à la sortie des maternités, perruques lubriques lorgnant les nouvelles-nées aux jambes presque intactes, car la lubricité, quand tombe la

citadelle du sexe, se replie par des souterrains secrets et, toujours active quoique désarmée, habite le dernier cheveu. Écrivains, artistes, savants de tous savoirs et de toutes tailles, trouvant naturel de penser, de chercher, de créer avec ce qui leur reste et pour ce qui reste des autres, sans révolte – d’aucuns même remerciant leur dieu pour tout : pour les fleurs, le soleil et aussi pour cette vie inexorablement grignotée par le bas. Leur vie : le passage d’un bonhomme de saindoux sur un dessus de cuisinière rouge.

Un bon souvenir : une de ces soirées sous des lustres, où l’on a toujours un verre plein sans quitter sa chaise. À mes côtés, cordial : « Pas de façons entre nous, appelez-moi Dugenou » (ils changent de nom au cours de leur vie), un type moyennement usé, dont les pantalons retroussés à la hauteur du genou disent l’âge, échange avec moi des propos mi-profonds, mi-alcooliques.

– Bon sang ! lui dis-je, il doit bien y avoir quelque chose à faire, à trouver, je ne sais pas, moi. Enfin, Dugenou, défendez-vous ! Cette amputation lente, ça n’est pas une vie.

– Allez vous faire fiche! me réplique-t-il. Qu'est-ce qui vous prend? C'est comme ça. C'est la nature. Vous mourez bien d'un coup, vous! Nous, c'est petit à petit. Bien contents encore que ça ne nous prenne pas aux deux bouts. On peut remercier la providence d'avoir choisi le bout le plus pratique, parce que, hein, c'est toujours ce que je dis : « Tant qu'on a sa tête à soi... »

– Bon sang! Dugenou, si vous trouviez le moyen de ne pas mourir à petites doses, ça ne veut pas dire que vous mourriez d'un coup au bout d'un certain temps. Quand on guérit d'une maladie, on ne retombe pas forcément dans une autre.

– Allez vous faire fiche! Même si les médecins trouvaient un truc, ce n'est pas moi qui tendrais les fesses (parce que ça serait forcément une piqûre, ils ne connaissent que ça). Vous me voyez, à soixante ans, avec un corps intact, un peu vieilli mais intact, obligé de lâcher la rampe? « Bonsoir tout le monde, je m'en vais descendre mes quatre-vingts kilos de viande dans un trou, pour qu'ils y pourris-sent. » Quelle cochonnerie! Chez nous, c'est tout de même plus digne. Chaque matin, nos

femmes secouent un peu de poussière en mettant les draps à la fenêtre et le soir, une fois la télé éteinte, elles donnent un coup de balai devant les fauteuils. En visite, on ne fait pas plus de saletés que vous. Vous, vous prenez les patins. Nous, nous mettons nos moignons dans des vieux cartons à sucre. Évidemment, il y a l'inconvénient d'être obligé de rouler sur le côté quand les jambes ne sont plus là. Eh bien, on roule! Ça étourdit, on ne pense à rien. Tenez, ça ne paraît pas croyable, et pourtant, les plus gais, ce sont ceux à qui il ne reste plus que la tête. Des billes! Et je te roule dans tous les sens, et je te rentre dedans, bing! bang! Et je te rigole! C'est tout de même réconfortant.

Tout en l'écoutant, j'observe à travers un brouillard lumineux des monstres dansants.

Un couple passe, effleurant à peine le plancher qui pourtant lui monte à mi-cuisses.

Un couple passe : deux visages souriants. La femme, dans les mains de l'homme jointes en coupe, n'est que cela : un visage souriant.

Un couple passe. Ils ne sont pas enlacés. Leurs bras s'emploient à les faire tourner en mesure, suppléant des jambes dispersées aux draps des fenêtres matinales.

Une jeune fille passe en tournoyant, bras écartés, belle des genoux à la tête et, sur sa tête, en équilibre, virevolte un buste vivant de général hilare.

Là-bas, un couple danse sur place. Le cavalier, couché sur le dos, fait tourner adroitement, sur ses jambes levées, sa cavalière-tronc dont les longs cheveux déployés décrivent un cercle roux.

– Allez vous faire fiche, mon vieux ! La vie est trop courte pour l’employer à chercher des trucs qui ne seront mis au point que par la génération suivante, en mettant les choses au mieux, et qui ne sauveront – car il y a loin de la théorie à la pratique – que la génération qui viendra après celle-là. Laissez-moi vous dire que rien ne pourrait me rendre plus malheureux que d’apprendre, alors que je serai réduit à ma tignasse, que les savants ont trouvé le moyen de bloquer le processus. Être une tignasse immortelle ? Jusqu’à mon dernier cheveu ? Quel cauchemar ! Attrapez plutôt ce verre qui vous passe sous le nez et trinquons à la santé de ce maître d’hôtel qui vient d’effectuer sa dernière traversée du salon sur ses jambes. Regardez-le : plus de

compas. Il pose son plateau plein devant nous. Maintenant, il va repartir en roulant. Aidez-le donc à prendre son élan. Mais oui ! avec le pied. Un bon coup !

Les premiers jours de mon retour en France, des jours entiers passés à observer, avec angoisse, l'aspect de mes plantes de pieds.